



ÉCOLIÈRE. Cette jeune fille rentre de l'école. Elle porte le vêtement de soie traditionnel.

CURIEUX. Cet homme, intrigué par le travail de la photographe, a accepté de poser.



VOISINE. Cette jeune femme habite encore une maison du quartier.

LES DÉPOSÉSÉS DE KASHGAR

Le vieux Kashgar est en ruine. Cette ancienne étape sur la Route de la soie, dans le Xinjiang, aux confins de l'Ouest chinois, était un des foyers de la culture des Ouïgours, peuple musulman parlant un dialecte turc. Depuis deux ans, la ville vit sous la pression des bulldozers. Prétendant que leurs vieilles maisons et mosquées ne sont pas aux normes antisismiques, le gouvernement de Pékin soumet les quartiers anciens à une rénovation selon ses propres codes. Des siècles de patrimoine se volatilisent au passage.

Certains habitants sont relogés dans des maisons neuves inspirées de l'ancien dans des rues où l'accès est désormais payant, folklore touristique obligé. La plupart doit déménager dans des banlieues. Les hautes tours d'habitation, qui font le paysage des métropoles chinoises d'aujourd'hui, offrent certes le confort moderne, mais sont aux yeux des Ouïgours bien peu adaptées à leur mode de vie traditionnel. Les liens sociaux sont rompus : la sinisation va bon train.

En même temps qu'apparaissent les nouveaux quartiers en béton de la périphérie affluent les migrants hans, l'ethnie majoritaire en Chine. Venant de provinces lointaines telles que le Hubei ou le Sichuan, ils sont encouragés à émigrer dans cette cité d'Asie centrale, proche des frontières du Pakistan et du Tadjikistan. Certains montent un petit commerce pour mettre de l'argent de côté pendant quelques années avant de repartir, d'autres s'installent définitivement.

Pour les autorités, Kashgar devra à terme être contrôlé comme n'importe quelle autre ville de Chine. L'affaire est politique, surtout depuis le soulèvement de juillet 2009 dans la capitale régionale, Urumqi, qui avait fait 200 morts. A Hotan, une oasis au sud de Kashgar, dix-huit personnes ont été tuées le 18 juillet 2011 lors de l'attaque d'un poste de police. A Kash-



gar même, une nouvelle flambée de violence a fait sept morts et quatre personnes ont été abattues par la police le 30 juillet.

Dans la vieille ville, la tension est sous-jacente, mais n'empêche pas l'effervescence sur le marché de nuit ou dans les maisons de thé. La sinisation de l'espace est vécue par les Ouïgours comme une dépossession. À travers les murs démolis, le badaud voit désormais l'intérieur des anciennes maisons, les restes de décors aux couleurs vives, fragments de ce qui aura bientôt disparu. Désormais, toutes les ruelles de briques crues couleur ocre conduisent à une large artère ou à un chantier.

Ce sont des personnages droits, dignes, figés dans leur corps et un peu coincés dans leur situation que la photographe Edith Roux a fait poser en 2010, au cours de deux voyages. Elle illustre par ce travail l'envers du formidable développement de la Chine d'aujourd'hui, la menace d'acculturation de ses minorités. Celles-ci peuvent garder leurs vêtements traditionnels à condition de se conformer aux règles édictées par Pékin. Si elles apprennent le mandarin, elles auront une chance de s'intégrer économiquement. En posture de résistance face aux coups de pioche portés à leurs vieilles maisons et à leur héritage, ces Ouïgours semblent aussi fragiles que le décor qui les entoure.

LA PHOTOGRAPHE

EDITH ROUX est photographe et vidéaste. Pratiquant le « documentaire conceptuel », elle s'intéresse aux mutations urbaines, à l'environnement et à la société de contrôle. Sur le thème de l'urbanisation et du paysage en Chine, elle a publié *Dreamscape* (Images en Manœuvres, 2004) avec un texte de Paul Ardenne. Son travail est visible sur le site www.edithroux.fr. Le reportage que nous présentons a reçu le concours du Centre national des arts plastiques (CNAF).